

PROLOGUE

AUTOBIOGRAPHIE D'UN AVENTURIER

Le 29 janvier 1919, dans un article publié dans le quotidien *Il Popolo d'Italia*, Benito Mussolini se vantait « sincèrement » d'être devenu un « parfait cynique, après avoir connu de près "les pratiques" et les qualités des hommes "vertueux" », « un cynique désormais insensible à tout ce qui n'était pas aventure »¹. Le 14 mars, dans le même journal, il se définissait comme « un aventurier de tous les chemins »².

Sept ans plus tôt, le 11 mars 1912, alors qu'il était emprisonné à Forlì pour avoir organisé des actions violentes contre la campagne coloniale italienne en Libye, Mussolini écrivit une brève autobiographie :

L'idée de raconter ma vie, et les événements tristes et joyeux dont la vie humaine est tissée m'est venue subitement durant la nuit du 2 au 3 décembre, dans la cellule n° 39 de la prison de Forlì, tandis que je cherchais en vain le sommeil. L'idée m'a plu, et je compte la concrétiser. J'ai 28 ans, et me voici parvenu, je crois, à ce point que Dante appelle « le milieu du chemin de notre vie ». Vivrai-je encore autant ? J'en doute. Mon aventureux passé reste méconnu. Mais je ne vis ni n'écris pour les curieux, j'écris pour revivre mon existence. À partir d'aujourd'hui, jour après jour, je reviendrai à ce que je fus dans mes meilleures années. Je me remémorerai le chemin déjà parcouru et m'arrêterai aux étapes les plus marquantes, je me désaltérerai aux sources que je croyais taries, je me reposerai sous les frondaisons d'arbres que je pensais abattus. Je me découvre. *Ecce Homo*. Je recompose la toile de mon destin »³.

Dans le dernier chapitre, intitulé « Que me réserve l'avenir ? », Mussolini résumait ainsi sa vie : « J'ai eu une jeunesse assez aventureuse et mouvementée. J'ai connu le bien et le mal de la vie. J'ai acquis une culture et un savoir solides. Le séjour à l'étranger a facilité mon apprentissage des langues modernes. Durant ces dix années, j'ai déambulé d'un horizon à un autre : de Tolmezzo à Oneglia, d'Oneglia à Trente, de Trente à Forlì »⁴.

À Forlì, Mussolini avait été nommé, au début 1910, secrétaire rémunéré de la Fédération socialiste et directeur de *Lotta di classe*, organe de presse de cette dernière, qu'il avait lui-même fondée. C'est en tant que journaliste et agitateur qu'il avait débuté en 1902 son activité politique, alors qu'il était âgé de vingt ans. Au moment de sortir de prison, en 1912, la politique n'était pas encore devenue un choix de vie, mais restait un moyen de gagner sa subsistance et d'entretenir sa

1 B. MUSSOLINI, « Divagazione. C'era una volta Pippetto... », *Il Popolo d'Italia*, 29 janvier 1919.

2 IDEM, « Divagazione torinese », *Il Popolo d'Italia*, 14 mars 1919.

3 IDEM, *La mia vita*, Editrice Faro, Rome, 1947, p. 21.

4 *Idem*, p. 176.

famille. L'autobiographie s'achevait sur ces mots : « Je suis à Forlì depuis trois ans, mais le ferment du nomadisme agite mon sang et me pousse ailleurs⁵. »

Dès l'adolescence, Mussolini avait été attiré par la vie aventureuse du nomade. De caractère solitaire, tenace, volontaire, indiscipliné et violent, il avait été placé en CE2 dans un internat tenu par les salésiens. L'un de ses maîtres remarquait déjà « sa vive intelligence, sa mémoire singulière, mais également sa nature désordonnée » :

Pour lui, l'internat était une chose qui réprime le tempérament, qui le brime, le prive de liberté. Le son de la cloche qui appelle au silence, à se mettre en rang, à l'église, ou à l'étude lui est plus qu'une nuisance. Il a neuf ans et pourtant, comme de nombreux garçons plus âgés, il est rebelle, orgueilleux, réfractaire à toute discipline [...] Il veut être le premier parmi les premiers.

De tempérament passionné et conflictuel, il n'est pas parvenu à s'adapter à la vie de l'internat, où il s'est convaincu d'avoir été placé par punition, et bien vite il veut en sortir, tant il a besoin de voir pour vivre, de ressentir et de connaître la vie. Il s'oppose à tout ordre et discipline de l'Institut.

Rien ne parvient à l'apaiser : peu importe le nombre des élèves, il se sent toujours plus triste et plus seul. Il ne veut qu'exister. Le jeu ne l'intéresse pas. C'est peut-être le point de départ de sa singularité. On voit un premier moteur personnel, peut-être un premier trait de caractère, qui le pousse à la vengeance après avoir été offensé par un camarade plus âgé. Il ne le supporte pas, et cherche la revanche. Cette subtile conscience de soi, qui parfois le déborde, ne le quittera plus.

Le compte rendu terminait par la mention : « il se révolte contre toute punition et correction », si bien qu'on pria ses parents de le retirer de l'internat⁶. À 18 ans, toujours étudiant et cloîtré dans son bourg natal de Predappio, il avouait à un camarade d'école le 4 avril 1901 : « Certains subissent la nostalgie du mur et de la parcelle de terrain, je subis l'appel de l'univers⁷. » Une fois obtenu son diplôme de maître d'école, il ne put se résoudre à devenir enseignant de province. « Mon indépendance fut toujours tourmentée, tant par les groupes que par les individus », écrivait-il le 12 mars 1902⁸. Le 9 juillet, il émigra en Suisse, à la recherche de travail et d'aventure.

Socialiste dès l'adolescence, du fait de l'influence de son père Alessandro (qui fut l'un des fondateurs du socialisme en Romagne à la fin du XIX^e siècle), le jeune émigré exerça durant les deux années de son séjour en Suisse plusieurs métiers, mais il s'attela principalement aux activités de journaliste, conférencier, propagandiste et agitateur parmi les travailleurs italiens. « Une fois introduit dans les milieux socialiste et ouvrier, je devins connu et apprécié », raconte-t-il dans son autobiographie⁹. Il fut arrêté une fois pour vagabondage, et une autre pour avoir encouragé à la grève. Le 28 juillet 1903, il écrivait à un ami depuis Lausanne : « Je ne sais pas si tu as lu mes récentes aventures dans les journaux. Arrestation, prison, expulsion¹⁰. » Et le 9 août, il lui écrivait encore : « Je pense revenir en Italie, probablement quand je partirai pour travailler comme rédacteur dans un quotidien à New York, *Il Proletario*, auquel — depuis plusieurs mois déjà — je collabore contre rémunération¹¹. » Fin 1903, revenu à Predappio en raison de l'état de santé de sa mère, il écrivait à nouveau à ce même ami : « Que l'issue de cette crise soit bonne, comme je l'espère et me le souhaite, ou mauvaise, je repartirai de par le monde. [...] Car en novembre, je ferai de nouveau mes valises — encore vers l'inconnu. Le mouvement est une nécessité pour moi ; immobile, je crève¹². »

Mussolini retourna en Suisse, à Genève. Voici comment il rapporte cette période dans son autobiographie : « Je vivais en donnant des cours d'italien et en écrivant pour des journaux. *Il proletario*, quotidien socialiste en langue italienne de New York, me payait les articles au prix de 10 francs l'un. Je me battais contre les difficultés économiques. Je passais mon temps libre à la bibliothèque universitaire de Genève, où je renforçai et accrús ma culture philosophique et historique. J'écrivais régulièrement pour l'*Avvenire del lavoratore*, qui avait déménagé à Lugano, et pour l'*Avanguardia*, alors dirigée par Labriola, Mocchi, Monicelli et d'autres socialistes du courant extrême¹³. » Mussolini ne resta pas longtemps à Genève, cependant : en effet, dans les faits divers de l'édition du 18 avril 1904 du quotidien romain *La Tribuna*, on pouvait lire que « le socialiste italien Mussolini, romagnol, et depuis un certain temps le grand *duce* de la section locale des socialistes italiens » avait été expulsé du canton genevois¹⁴.

De retour à Lausanne, il traversa « une nouvelle période de vie bohème [sic]. Ma mère m'envoyait un peu d'argent, je donnais des cours, j'écrivais

5 *Ibidem*.

6 *Opera omnia*, dir. E. & D. SUSMEL, 35 vol., La Fenice, Florence, 1951-1963, I., p. 242-243.

7 *Idem*, p. 203.

8 *Idem*, p. 209.

9 B. MUSSOLINI, *La mia vita... op. cit.*, p. 81.

10 *Opera omnia... op. cit.*, I, p. 214. L'ami en question est Sante Bedeschi, compagnon d'internat de Mussolini. Il publia avec Rino Alessi le livre *Gli anni giovanili di Mussolini*, Milan, Mondadori, 1939.

11 *Idem*, p. 215.&

12 *Ibidem*.

13 B. MUSSOLINI, *La mia vita... op. cit.*, p. 88-89.

14 *Opera omnia... op. cit.*, I, p. 251.

des articles, et tirais le diable par la queue [...] Ce fut un été d'intense activité intellectuelle. Je dévorai — si l'on peut dire — une bibliothèque entière. Le matin, je me rendais à l'université, et l'après-midi, j'étudiais à la maison, buvant des quantités invraisemblables de thé sucré»¹⁵. Fin 1904, il décida de revenir en Italie, car il avait été accordé, à l'occasion de la naissance de l'héritier au trône de Savoie, une amnistie qui pardonnait entre autres le délit de désertion simple, pour lequel Mussolini avait été condamné à un an de réclusion.

En septembre 1906, il était congédié des charges d'enseignement qui lui avaient permis de vivre pendant deux ans tout en étudiant avec passion, en nomade intellectuel, les courants culturels les plus novateurs. Mussolini reprit le militantisme politique à travers le journalisme, avec une orientation toujours plus révolutionnaire, et par conséquent, en polémique avec la fraction réformiste du Parti socialiste italien (PSI). On le retrouve en 1909 à Trente, en tant que secrétaire rémunéré et directeur de l'organe du secrétariat au Travail. Durant cette même période, il collabore au journal de Cesare Battisti, député socialiste à Vienne. Il confiait cependant à un ami le 26 février, soit vingt jours après être arrivé à Trente : « Tu comprends bien que je ne suis en rien satisfait de ma situation actuelle. Je n'entends pas vieillir en tant que salarié du Parti socialiste autrichien — oh que non ! — quand je me débrouillerai au violon, j'irai de par le monde, plutôt que suivre les ordres des nouveaux patrons. J'écris des articles de cinquième colonne dans *Il Popolo* — socialiste — mais propriété du Dr Battisti, et il n'est pas improbable qu'il m'en offre la direction. J'accepterais. Quant à mon avenir, je n'ai pas de plans pré-déterminés. Je vis, comme toujours, à la journée. » Il ajoutait avoir posé des petites annonces dans les journaux, dans lesquelles il proposait ses services de « professeur privé de la langue française. Si je parviens à vivre de cette activité, je renonce au secrétariat, immédiatement »¹⁶.

Expulsé du Trentin le 26 septembre 1909, il revint à Forlì où il continua de vivre au jour le jour, gagnant son pain avec des traductions, des articles, opuscules, et un roman en feuilleton pour le journal de Battisti. Le 12 novembre, il écrivait à un autre ami : « Je suis las de rester à Forlì, je suis las de rester en Romagne, je suis las de rester en Italie, je suis las de rester dans ce monde (comprendre : l'ancien, pas la *lacrimarum valle*). Je veux gagner le Nouveau monde.

Tu me rejoindras si, comme je l'espère, je fais fortune¹⁷. » Dans son autobiographie, il écrivit : « Noël 1909 fut pour moi une bien triste fête ! Je ne m'étais d'ailleurs toujours pas décidé sur la manière de gagner ma vie. Les camarades de Forlì m'offraient un poste de Secrétaire de la Fédération socialiste ; la mairie d'Argenta m'avait déjà confié un poste d'employé-chef à l'État civil, et les probabilités étaient élevées pour que je parte pour l'Amérique, faire le journaliste¹⁸. » Fin 1909, il indiquait à son ami avoir trouvé de quoi vivre, « en reprenant le journalisme » : « À partir de janvier, je dirigerai un hebdomadaire socialiste à Forlì. Ce sera l'organe de presse de la Fédération Communale Socialiste de Forlì¹⁹. » Le 17 janvier 1910, il s'unit « sans liens officiels — ni civils, ni religieux — à Rachele Guidi », comme il le narrait dans son autobiographie : « Le 1^{er} septembre — à trois heures du matin — ma compagne mit au monde, avec bonheur, une fille à laquelle j'ai donné le nom d'Edda²⁰. »

Malgré une intense activité de journaliste, organisateur, propagandiste, agitateur, promoteur de grèves, et malgré l'augmentation des lecteurs et des inscrits, Mussolini ne tenait pas en place à Forlì. Il ne supportait pas de devoir vivre dans l'obscurité de la Province, encore tourmenté par « cet esprit de nomadisme jamais dompté, qui m'aiguillonne vers de nouveaux horizons », comme il l'expliquait dans un article du 1^{er} juillet 1911²¹. Il restait un inconnu hors de la province de Forlì, même au sein de son propre parti. Sa participation au XI^e congrès national du PSI à Milan, du 21 au 25 octobre 1910, en tant que partisan de la fraction révolutionnaire, fut à peine remarquée : il prit la parole dans une salle à moitié vide, pour dénigrer les réformistes et leur hégémonie sur le parti et les organisations syndicales. Dans son commentaire au congrès, le 29 octobre, il prononçait cette sentence : « Il se trouve, sur l'estrade de la comédie politique de la troisième Italie, un grand cadavre : le Parti Socialiste Officiel. Faut-il l'enterrer ?²². »

À la fin de l'année, alors qu'il attendait en prison d'être jugé, Mussolini était anxieux, et incertain quant à son futur. Le 3 novembre 1911, il écrivait à un ami : « Je vais bien. Je suis toujours plus convaincu que la solitude absolue est le régime qui me sied. Mais j'aimerais également être oublié... Que plus personne ne se préoccupe plus de cette "chose vivante" nommée benitomussolini. Et puis... Il y a le procès. C'est une comédie où tous jouent leur petit rôle. C'est sans surprise²³. »

15 B. MUSSOLINI, *La mia vita... op. cit.*, p. 93-94.

16 T. NANNI, *Bolscevismo e fascismo al lume della critica marxista. Benito Mussolini*, Capelli, Bologne, 1924, p. 152. Torquato Nanni, militant socialiste et ami de jeunesse de Mussolini, publia en 1915 sa première biographie : *Benito Mussolini*, Florence, Libreria della Voce, 1915. Nanni n'adhéra pas au fascisme, milita dans la résistance mais fut tué par les partisans le 22 avril 1945. À propos de Nanni, cf. *Dizionario biografico degli italiani*, vol. 77, Rome, Istituto della Enciclopedia Italiana, 2012.

17 *Opera omnia... op. cit.*, II, p. 268. Il s'agit de Rino Alessi, déjà évoqué en note 10.

18 B. MUSSOLINI, *La mia vita... op. cit.*, p. 174.

19 *Bolscevismo e fascismo... op. cit.*, p. 159.

20 B. MUSSOLINI, *La mia vita... op. cit.*, p. 175.

21 *Opera omnia... op. cit.*, IV, p. 33.

22 *Opera omnia... op. cit.*, III, p. 255.

23 *Opera omnia... op. cit.*, IV, p. 257. L'ami en question est Cesare Berti, secrétaire du cercle de cultu-

Il est probable qu'en mars 1912, Mussolini n'imaginait pas encore que la politique deviendrait — par vocation ou par profession — l'activité qui occuperait le reste de son existence. D'ailleurs, dans son autobiographie, on constate que son activité politique se réduisait au commentaire des événements, sans aucune allusion à cette vision personnelle du socialisme qu'il avait élaborée et exposée au cours de la décennie qui venait de s'achever. L'aventureux nomade concluait le récit de son existence sur les doutes futurs : «Je suis turbulent, de tempérament sauvage, et rétif à la popularité. [...] Que me réserve donc l'avenir²⁴ ?»

re sociale à Trente en 1909, période durant laquelle Mussolini vécut dans cette ville.

24 B. MUSSOLINI, *La mia vita... op. cit.*, p. 176.

CHAPITRE I

RÉVOLUTIONNAIRE

Quelques mois après sa libération, l'avenir offrit à Mussolini un succès personnel imprévisible et imprévu. À l'occasion du XIII^e Congrès national du PSI, qui se tint à Reggio Emilia du 7 au 10 juillet 1912, le révolutionnaire inconnu fut arraché à sa province romagnole et fut propulsé sur la scène politique nationale²⁵.

Mussolini participait au congrès en tant que représentant de la fraction révolutionnaire de Forlì. Il prononça un discours au grand impact contre le socialisme réformiste, qui contrôlait le parti au niveau national. Il demanda à cette occasion, et réussit à obtenir, l'expulsion des députés de la droite réformiste Ivanoe Bonomi, Leonida Bissolati, et Angelo Cabrini. Son intervention fut décisive dans l'élection qui remit à la fraction révolutionnaire la direction du parti. Le succès personnel de Mussolini fit sensation parmi les socialistes et dans la presse, tant pour l'originalité de sa forme oratoire que pour sa jeunesse, remarquée dans un parti où les cadres étaient âgés. Filippo Turati, chef des réformistes, et le nouveau secrétaire du parti, Costantino Lazzari, avaient cinquante-cinq ans²⁶.

LA FORMATION D'UN RÉVOLUTIONNAIRE

L'aversion du jeune Romagnol pour le parti socialiste guidé par les réformistes remontait aux origines de son militantisme politique, caractérisé dès ses débuts par son intransigeance révolutionnaire. Dès 1902, il avait appelé «à retourner aux antiques méthodes de lutte, à batailler avec une implacable combativité contre les pouvoirs constitués, en refusant — malgré les décisions prises en congrès — tout compromis ou négoce». La physionomie révolutionnaire et l'intégrité morale du parti socialiste «finiraient misérablement perdues si l'on devait persévérer sur cette ligne qui fait de lui une fraction indistincte de la démocratie radicale et bourgeoise, et dilapide son prestige auprès des multitudes»²⁷.

Entre 1902 et 1912, Mussolini acquit, en autodidacte, une bonne connaissance des principaux écrits de Marx et Engels ; il suivait à l'époque la presse marxiste internationale, élaborant sa propre conception révolutionnaire du socialisme. Le socialisme était «un ensemble de doctrines et d'idéologies» auquel seul Marx était parvenu à donner une dimension mondiale («Le *Capital* de Karl Marx a été traduit même en japonais»), le transformant en un mouvement ré-

25 F. PEDONE (dir.), *Il partito socialista nei suoi congressi*, vol. II : 1902-1917, Milan, Edizioni Avanti!, 1961, p. 184-213.

26 A. LYTTTELTON, «Il linguaggio del conflitto politico nell'Italia pre-fascista», *Problemi del socialismo*, I, 1998, p. 170-183 ; M. RIDOLFI, *Il PSI e la nascita del partito di massa. 1892-1922*, Rome-Bari, Laterza, 1992, p. 164-166 ; M. GERVASONI, *Speranze condivise. Linguaggi e pratiche del socialismo nell'Italia liberale*, Lungro di Cosenza, Marco Editore, 2008, p. 142-153, 189-196.

27 *Opera omnia... op. cit.*, I, p. 17.

volutionnaire international qui agissait « sur le terrain spécifique de la lutte de classes » pour réaliser la « prévision finaliste, le but auquel nous tendons avec toute notre volonté, c'est-à-dire l'expropriation de la classe bourgeoise, la Révolution sociale »²⁸. Mussolini définissait le marxisme comme « une doctrine volontaire et conquérante : on aurait bien du mal, autrement, à expliquer l'absurde contradiction entre le prétendu fatalisme doctrinal et l'activité pratique de la vie de Marx ». Ainsi conçue, l'action du socialisme révolutionnaire de Mussolini ne se limitait pas « à un simple problème de création et de distribution des biens », mais était « une conception totalisante, celle d'une civilisation supérieure à celle du capitalisme » : d'où « la nécessité d'une organisation humaine qui — au-delà des organisations professionnelles — entretienne l'esprit de la révolte, attise la flamme des idéautés lointaines, désigne l'objectif, affronte les problèmes — politiques, moraux, culturels, religieux, juridiques — qui transcendent la pure et simple question du pain »²⁹.

Mussolini théorisa dès le départ le primat du parti en tant qu'organisation de révolutionnaires dont l'action, éminemment politique, devait par la propagande et l'activisme prioritairement construire la conscience révolutionnaire des masses prolétaires, afin de les conduire au renversement de la société bourgeoise. Le parti socialiste, affirma-t-il en 1904, devait être « l'avant-garde vigilante du prolétariat »³⁰. Mussolini admettait en 1909 que, du fait de son tempérament et de ses convictions, il tendait « à préférer le petit groupe audacieux et résolu à la masse numérique, chaotique, amorphe, et vile »³¹.

La conception mussolinienne du parti révolutionnaire, pensé comme une minorité d'avant-garde, avait été influencée par la théorie des *élites* de Pareto, qu'il commentait ainsi en 1908 : « peut être la plus géniale des conceptions sociologiques des temps modernes. »

L'histoire n'est qu'une succession d'élites dominantes. Tout comme la bourgeoisie, qui avait remplacé le clergé et la noblesse — dans la possession de la richesse et dans le domaine politique —, elle sera à son tour remplacée par le prolétariat, nouvelle élite sociale qui forme aujourd'hui au sein de ses syndicats, de ses ligues, dans les chambres du travail, les noyaux de la future organisation économique sur base communiste. Tandis que la révolution bourgeoise a conservé les classes, la révolution prolétarienne les supprimera³².

28 *Opera omnia... op. cit.*, VI, p. 70.

29 *Opera omnia... op. cit.*, V, p. 175-176.

30 *Opera omnia... op. cit.*, I, p. 52.

31 *Opera omnia... op. cit.*, II, p. 75.

32 *Opera omnia... op. cit.*, I, p. 128.

Le développement des conceptions révolutionnaires du socialisme mussolinien empruntait également à la philosophie de Nietzsche. Dans un article de 1908 dédié à ses idées fondamentales et intitulé « La philosophie de la force », Mussolini avait qualifié le prophète du surhomme d'« esprit le plus génial du dernier quart du siècle précédent »³³. L'influence de Nietzsche exerça un rôle décisif dans la formation personnelle du jeune Mussolini, épris d'aventure et de nomadisme. La politique, comme la vie, devint pour lui le champ de réalisation d'une volonté de puissance vouée à « une majeure expansion de la vie [...] vécue avec toutes ses énergies, dans une tension continue vers un quelque chose supérieur, plus fin, plus tentant ». Mussolini s'identifiait aux « esprits libres » évoqués par Nietzsche, aventuriers et nomades de la volonté de puissance, « fortifiés dans la guerre, la solitude ou les grands dangers », animés par « la joie de vivre », et qui ressentent « l'aiguillon angoissé, mais salubre, de la quête » : leur volonté de puissance « qui se révèle dans la création de nouvelles valeurs morales, artistiques ou sociales — donne un but à la vie ». Dans cette idée de la vie comme recherche, risque, aventure, conquête, Mussolini associait Nietzsche au philosophe français Jean-Marie Guyau, qui lui avait enseigné que « la vie ne peut durer qu'à travers l'expansion. Vivre, ce n'est pas calculer — c'est agir ».

MARXISTE HÉRÉTIQUE

L'aversion de Mussolini pour le socialisme réformiste et ses lectures positivistes du devenir humain ne reposait pas exclusivement sur sa propre vision, qualifiée par lui-même « d'idéaliste », du marxisme. Il lui contestait également cette prétention d'en détenir la seule interprétation correcte et moderne ; le jeune révolutionnaire, de son côté, revendiquait le droit à l'hérésie contre toutes formes d'une prétendue orthodoxie marxiste. L'hérésie et les hérétiques le fascinaient. C'était sous le pseudonyme de « Véritable hérétique » que Mussolini signait ses articles de polémique anti-religieuse et anticléricale dans la revue socialiste *La Lima*, qu'il dirigeait alors qu'il enseignait dans un internat à Oneglia durant l'été 1908³⁴. Il dédia un essai peu banal à l'hérétique Jean Huss en 1913, intitulé « Jean Huss le véridique »³⁵.

Après qu'il en eût été nommé secrétaire, Mussolini poursuivit sa polémique contre le socialisme réformiste et parlementaire depuis l'organe de la Fédération socialiste de Forlì, de sorte qu'en avril 1911, les socialistes de Forlì firent scission d'avec le parti, et lui-même fut frappé d'excommunication par la direction nationale. « Le lien qui nous unit encore et nous unissait au Parti Officiel est

33 *Idem*, p. 174-184.

34 *Idem*, p. 110 et suiv.

35 B. MUSSOLINI, *Jan Hus il veridico*, introduction R. DE FELICE, Acireale, Bonano, 1988.